

L'ÉGLISE

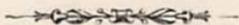
ET

SON UNITÉ

DISCOURS

PAR B. POZZY

PASTEUR DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LIBRE DE BORDEAUX



PARIS

CHARLES MEYRUEIS,
33, rue des Saints-Pères.

GRASSART,
3, rue de la Paix.

1870

31

AVANT-PROPOS.

Ce discours a été prononcé à Clairac, en décembre dernier, à l'occasion de la conférence du groupe des églises libres du Sud-Ouest, tenue dans cette ville. La publication en ayant paru utile à la conférence, l'auteur n'a pas cru devoir s'y refuser.

Il demande à Dieu d'accompagner ces faibles paroles de sa puissante bénédiction.

Bordeaux, le 9 février 1870.

L'ÉGLISE ET SON UNITÉ.

« Or, la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme, et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait qu'elle fût à lui, mais toutes choses étaient communes entre eux ; aussi les Apôtres rendaient témoignage avec une grande force à la résurrection du Seigneur Jésus, et une grande grâce était sur eux tous. »

(Act., IV, 32-33.)

MES FRÈRES,

C'est de l'Église, de son unité, du devoir de la manifester et des motifs qui doivent nous porter à le faire que je désire vous entretenir dans ce discours. Or, pour un tel sujet, nous chercherions vainement dans toute la Bible un texte qui lui convienne mieux que les paroles dont vous venez d'entendre la lecture. L'église de Jérusalem nous apparaît ici comme un idéal vers lequel nous devons tendre, comme un modèle que nous devons nous efforcer d'imiter. Quelle unité plus réelle en effet que celle dont il est dit : « La multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme ? » Quelle manifestation plus expressive de cette unité que ce fait : « Personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux ! » Quel motif plus puissant enfin

pour nous la faire rechercher que cette circonstance : « Aussi les apôtres rendaient témoignage avec beaucoup de force à la résurrection du Seigneur Jésus, et une grande grâce était sur eux tous. »

En entreprenant de vous parler de l'Église, je prends ce mot dans sa signification la plus large et la plus compréhensive : l'Église de Dieu, l'assemblée des croyants, le corps de Christ, celle-là même qui apparut aux regards du prophète de Patmos et qu'il décrit ainsi au chapitre VII de l'Apocalypse : « Ensuite je regardai et je vis une grande multitude de gens que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, lesquels se tenaient devant le trône, et en la présence de l'Agneau, vêtus de longues robes blanches, et ayant des palmes en leurs mains ; » avec cette différence toutefois que tandis que l'apôtre ne parle dans l'Apocalypse que de la portion de cette église qui est déjà recueillie dans le ciel, ou de l'église triomphante, il est une autre portion de cette église encore répandue sur la terre, qui le sera jusqu'à l'avènement du Fils de l'homme, et qui est l'église militante. Mais dans le combat ou dans la gloire, c'est toujours la même église, la même grande assemblée, qui se compose de tous les rachetés de Jésus-Christ.

Cette église, mes frères, elle ne se trouve nulle part réalisée sur la terre d'une manière visible. Comment le serait-elle, puisqu'elle embrasse les chrétiens de tous les temps et de tous les lieux. Mais si elle n'est nulle part réalisée ici-bas dans sa plénitude, en d'autres termes, s'il n'y a aucune église locale ou particulière qui ait le droit de s'appeler, à l'exclusion de toutes les autres, l'Église de Dieu, elle l'est cependant, elle doit l'être tout au moins

d'une manière partielle et fragmentaire, dans chacune des assemblées du Seigneur qui sont appelées à la manifester. De là vient que les caractères de l'église générale ou universelle sont les mêmes que ceux des églises locales ou particulières, et qu'une église particulière qui, au lieu de reproduire les caractères de l'église générale, en serait la négation, ne saurait raisonnablement prétendre à ce nom.

Or, quel est le caractère essentiel de l'Église de Dieu? C'est l'unité, mais l'unité dans la foi et dans la vie.

Je dis d'abord que le caractère essentiel de l'Église de Dieu, c'est l'unité. Cela résulte de toutes les images sous lesquelles le Saint-Esprit s'est plu à nous la représenter. Tantôt il la compare à un temple, à un édifice dont toutes les pierres agencées les unes dans les autres et fortement cimentées sont unies entre elles et concourent ensemble à la réalisation d'un plan, à l'expression d'une pensée commune. Tantôt il la compare à un corps, dont les membres divers ne sont pas seulement juxtaposés, mais sont unis entre eux par les liens de la plus étroite solidarité, de manière à former un tout, un organisme vivant. Imaginez des blocs de pierre, du bois, du sable, des matériaux de toute espèce, épars çà et là sur le sol, vous n'appellerez pas cela une maison. Imaginez de même des bras, des jambes, une tête, un cœur, séparés les uns des autres, vous n'appellerez pas cela un corps. Eh bien! imaginez de même des hommes agglomérés dans un pays, dans un édifice religieux, dans un lieu quelconque, mais sans foi commune, sans vie commune, vous ne pourrez pas davantage appeler cela une église. Pourquoi? Parce que l'Église est un édifice, est un corps, et que ces images éveillent naturellement dans l'esprit l'idée d'un ordre, d'un ensemble

bien lié et harmonique, par opposition à celle de confusion ou de chaos. Partout où il y a église, il doit y avoir entre ceux qui la composent un lien, et par suite des points communs. Si ce lien, si ces points communs n'existent pas, l'Église n'existe pas davantage.

Ce quelque chose de commun, qu'est-ce? Demandons-le à l'Écriture.

« La multitude de ceux qui croyaient, dit notre texte, n'était qu'un cœur et qu'une âme. » En parlant de l'Église et des chrétiens qui la composent, l'apôtre saint Pierre s'exprime ainsi : « Vous aussi, vous approchant de lui (de Jésus-Christ) qui est la pierre vive, rejetée par les hommes, mais choisie de Dieu et précieuse, vous aussi, comme des pierres vives, vous entrez dans la structure de l'édifice, pour être une maison spirituelle. » (I, Pierre, II, 4, 5.) Et l'apôtre saint Paul aux Ephésiens, II, 19 : « Vous n'êtes plus étrangers ni forains, mais les concitoyens des saints et les domestiques de Dieu, étant édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, et Jésus-Christ lui-même, étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice posé et ajusté s'élève pour être un temple saint au Seigneur, en qui vous êtes édifiés ensemble, pour être un tabernacle de Dieu en esprit. »

L'unité de l'Église est donc une unité spirituelle, comme l'Église elle-même. Pour qu'il y ait église, il ne suffit pas qu'entre les personnes qui composent la société ecclésiastique, il y ait un lien, un point de rencontre, quelque chose de commun, il faut que ce lien, ce point, ce quelque chose, soit d'une nature spirituelle. Voici par exemple des personnes qui se réunissent dans un même lieu, à certaines heures, autour de la même chaire; y a-t-il église? Non, il n'y a pas église par cela seul. Pourquoi? Parce que

toutes ces circonstances sont d'un ordre purement extérieur et matériel, et que l'Église est une société spirituelle. Ou bien encore, voici des personnes qui portent le même nom, revendiquent le même passé, pratiquent les mêmes rites, lisent les mêmes livres; y a-t-il église? Non encore, il n'y a pas église à cause de cette simple similitude. Pourquoi? Toujours pour la même raison, parce que le nom, les souvenirs, les coutumes, les livres, sont choses extérieures, qui ne touchent pas à l'ordre spirituel, ou qui, du moins, n'y touchent pas nécessairement, et que l'Église est une société d'un ordre différent, une société spirituelle. — Tirons de là quelques conséquences :

Puisque l'Église est une société spirituelle, gardons-nous de la confondre, comme on le fait trop souvent dans le langage usuel, avec l'église de pierre ou de mortier, ou ce qui revient au même au fond, avec les formes, les cadres officiels dans lesquels nous sommes depuis longtemps habitués à la voir enfermée. Gardons-nous de dire qu'on quitte l'Église parce qu'on renonce à ses temples, à ses écoles, à ses avantages acquis, tout autant de choses extérieures, qui sont indépendantes de sa nature, de ce qui la fait être ce qu'elle est. Si l'Église était cela, où aurait été l'Église au temps des Apôtres et pendant les trois premiers siècles, alors que pauvre, méprisée, prosaite, elle n'avait pas un lieu où reposer sa tête? Où aurait été l'Église réformée de France, aux jours héroïques de son histoire, alors que ses temples étaient démolis, ses troupeaux dispersés, ses droits méconnus, alors que errante, fugitive, elle était pourchassée de retraite en retraite, obligée d'offrir à Dieu son culte dans les cavernes et dans les bois? Le temple de pierre n'existait pas alors; qui oserait dire que l'Église n'existait pas? Jamais elle

n'affirma plus hautement son existence, et les pages que nous venons de rappeler sont parmi les plus belles et les plus glorieuses de son histoire.

Puisque l'Église est une société spirituelle, ce n'est pas le nombre, l'éclat, la richesse de ses membres, la magnificence de ses édifices, la pompe de ses cérémonies qui la constituent. Là où deux ou trois sont rassemblés, au nom du Seigneur et le Seigneur au milieu d'eux, là aussi peut être l'Église. Le jour de la première Pentecôte chrétienne, l'église était enfermée dans une chambre haute. Plus tard, au temps des Apôtres, il y avait une église à Rome, dans la maison d'Aquila et de Priscille, une à Corinthe, dans la maison de Gaïus, une à Colosses, dans la maison de Philémon. L'existence de l'Église n'est donc pas nécessairement liée à de grands auditoires. Les grands auditoires, nous ne les dédaignons pas, nous ne sommes pas de ceux qui voient l'idéal de l'Église dans une chambrée. Toutes les fois qu'on peut annoncer l'Évangile au monde, sans rien sacrifier à la fidélité de son ministère, on doit s'en réjouir. En ce sens-là, nous sommes multitudinistes, multitudinistes à la manière de Jésus-Christ, lorsque voyant autour de lui de grandes troupes, il fut ému de compassion, parce qu'elles étaient dispersées et errantes comme des brebis sans pasteur. Mais si nous ne dédaignons pas les grands auditoires, nous sommes plus loin encore d'en faire la marque de la vraie église. L'église est indépendante du nombre, comme de tout ce qui est extérieur. Elle est un tabernacle de Dieu en esprit. Dès lors aussi « sa gloire et sa beauté consistent à devenir toujours plus spirituelle, toujours plus semblable à celui qui l'habite, toujours plus remplie de sa présence comme l'était le sanctuaire par la nuée de l'Éternel. »

Nous venons de voir ce qu'est l'Église, ce que doit être son unité. Il nous reste à dire en quoi cette unité consiste, quels en sont les fondements.

Je réponds : ce qui constitue l'unité spirituelle de l'Église, c'est la communauté de foi et de vie.

La communauté de foi d'abord. En effet, l'Église n'est pas une société quelconque, c'est une société qui a sa raison d'être dans la foi. Là est son caractère distinctif. Vous pouvez la concevoir comme il vous plaira, riche ou pauvre, grande ou petite, florissante ou opprimée, unie à l'État ou indépendante de l'État ; elle sera monarchie, république, olygarchie, ce que vous voudrez. Toutes ces différences n'affectent pas sa nature intime. Il y aura toujours moyen de la reconnaître au milieu de toutes les autres associations qui existent parmi les hommes. Mais supprimez la foi, la croyance religieuse, que reste-t-il, je vous demande, de l'Église ? Rien qu'un vain mot, vide de sens.

Le fondement de l'unité de l'Église, c'est donc l'unité de la foi.

C'est qu'en effet, mes frères, il n'y a pas deux évangiles, il n'y en a qu'un.

Je sais bien que de nos jours il est toute une école de jeunes théologiens qui voudraient nous faire accroire qu'il n'y a rien de fixe, d'immuable dans le Christianisme, qu'il est mobile comme toutes les choses humaines, qu'il a varié de siècle en siècle, et qu'ainsi la doctrine des Apôtres et des Réformateurs, bonne pour leur temps, doit être abandonnée pour une doctrine nouvelle, plus en rapport avec les exigences de la science et de notre moderne civilisation. Une telle conception du Christianisme correspond à merveille à cette conception de l'Église, d'après laquelle toutes les croyances, même les plus fondamentalement diverses,

peuvent s'y produire avec un droit égal. Mais l'Église ainsi conçue, est-ce encore l'Église? Pas plus que le Christianisme ainsi compris n'est le Christianisme. Le Christianisme est un comme le Dieu dont il émane, comme le Christ qui en est l'objet. Ce qui était vrai aux jours de Jésus-Christ, est vrai encore aujourd'hui. Ce qui a sanctifié, consolé, sauvé les âmes au premier siècle, c'est ce qui les a sanctifiées, consolées, sauvées dans tous les siècles, et ce qui les peut sanctifier, consoler, sauver jusqu'à la fin. Le soleil n'a pas changé depuis Jésus-Christ, sa parole n'a pas changé non plus.

Voilà pourquoi, mes frères, il y a dans le monde quelque chose qui s'appelle le peuple de Dieu, un peuple qui, comme les autres, ne repose pas sur une communauté d'origine, de race, de langue, de nationalité, de patrie, mais sur une communauté de foi. Si vous croyez ce que je crois, si vous espérez ce que j'espère, si vous aimez et adorez le Sauveur que j'aime et que j'adore, je n'ai pas besoin de savoir qui vous êtes, ni d'où vous êtes — qui que vous soyez et d'où que vous veniez, nous sommes frères, enfants de la même famille, membres du même corps, nous appartenons à la même église.

Mais l'unité de foi implique l'unité de vie, en sorte que l'Église est une, non pas seulement parce que ceux qui la composent ont une même croyance, mais surtout parce qu'ils vivent de la même vie.

Ici, mes frères, nous touchons à une pensée qui nous est chère. Non, je ne sache pas d'enseignement plus important à rappeler que celui-ci : c'est que, si le Christianisme est une croyance, il est avant tout une vie. La croyance, ou, ce qui est la même chose, la vérité, il ne faut pas en faire bon marché, sans doute, surtout à une époque où les croyances fortes, vigoureuses, sûres d'elles-mêmes, les

croyances qui s'affirment et se posent carrément en face des opinions contraires, deviennent de plus en plus rares. La vérité ! n'oublions pas que Jésus-Christ en est le roi, et que c'est pour lui rendre témoignage qu'il est venu dans le monde ; que les apôtres, les confesseurs et les martyrs n'ont pas cru l'acheter trop cher en la payant de leur sang ! La vérité ! elle est la semence de la régénération et de la sanctification, et, par suite, le moyen ou l'instrument du salut. Mais la vérité sans la vie, n'est pas la vérité. La foi chrétienne sans la vie chrétienne, n'est pas la foi qui nous unit à Jésus-Christ et nous rend participants de sa rédemption. Croire en Jésus-Christ, mes frères, ce n'est pas seulement savoir qui est Jésus-Christ, c'est vivre de la vie de Jésus-Christ, c'est être un sarment de la vigne dont il est le cep, un membre du corps dont il est la tête. Quiconque n'est pas entré dans un rapport vivant avec Jésus-Christ, ne s'est pas donné à lui tout entier, ne lui a pas fait le sacrifice de son cœur, de sa volonté, pour n'aimer que ce qu'il aime, ne vouloir que ce qu'il veut ; quiconque ne peut pas dire, dans une certaine mesure, avec l'Apôtre : « Je suis crucifié au monde, et le monde m'est crucifié, et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi » (Gal., VI, 14) ; celui-là peut croire tout ce que croient les chrétiens, être orthodoxe de l'orthodoxie la plus stricte et la plus rigide ; celui-là n'a pas la foi, il n'est pas membre de la véritable Église de Jésus-Christ.

L'unité dans une croyance froide et morte ! Non, ce n'est pas là ce que Jésus-Christ demandait à Dieu son Père pour ses disciples ; ce qu'il lui demandait, le voici : « Père, qu'ils soient un comme nous sommes un » ; et encore : « Qu'ils soient un, ainsi que toi, Père, es en moi, et moi en toi ;

qu'eux aussi soient un en nous. » (Jean, XVII, 11, 21.) Ce qu'est l'unité du Père et du Fils, c'est ce que doit être l'unité des chrétiens entre eux. Nous sommes bien loin, n'est-ce pas, mes frères, de l'unité factice et tout extérieure de l'Église de Rome, bien loin de l'unité doctrinale qui se fonde sur l'adhésion à un symbole, bien loin aussi de cette unité formelle que peut créer une discipline et une organisation communes. L'unité de l'Église, c'est l'unité dans la vie de Dieu, dans la communion du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Et maintenant, un mot en terminant, mais rien qu'un mot, sur le devoir de la manifester.

Mes frères, vous l'avez entendu, le désir, le vœu suprême de notre maître a été celui-ci : « Père, qu'ils soient un comme toi et moi nous sommes un. »

Je suppose que vous ayez un ami, un ami qui aurait fait pour vous ce que les amis, même les meilleurs, ne font guère ici-bas, qui se serait dévoué pour vous jusqu'au sacrifice. Cet ami meurt ; mais, en mourant, il vous laisse un dernier vœu, et ce vœu, il en confie l'accomplissement à votre amitié. Dites, le vœu de cet ami ne vous serait-il pas sacré ? Ne feriez-vous pas tout au monde pour le remplir ?

Eh bien ! mes frères, Jésus a fait pour nous infiniment plus que ce que le meilleur ami a jamais fait pour son ami, et son vœu suprême est celui-ci : « Père, qu'ils soient un comme toi et moi nous sommes un. » Ah ! si nous sommes chrétiens, si nous aimons Jésus-Christ, c'est assez. De tous les motifs qui doivent nous porter à manifester au monde l'union des frères, je n'en sache aucun qui soit comparable à celui-là.

Il en est pourtant un autre dont je voudrais aussi vous dire un mot.

Nous vivons dans un temps d'une gravité et d'une solennité singulières. La lutte entre le Christianisme et l'Anti-christianisme sous toutes ses formes semble devoir devenir plus vive et plus sérieuse que jamais. L'apparition du livre de M. Renan sur la vie de Jésus n'a été qu'une manifestation, entre plusieurs autres, de cet esprit d'hostilité contre le Christianisme qui souffle de nouveau des quatre vents des cieux. Maintenant que le bruit, j'allais presque dire le fracas, qu'on a fait en France autour de ce livre, est apaisé, gardons-nous de croire pour cela que l'orage soit passé. Ce serait de notre part une étrange illusion. Il gronde toujours menaçant au dessus de nos têtes, et il est plus que probable que de nouvelles attaques, plus redoutables peut-être que la première, viendront essayer encore de déraciner le vieux chêne.

Sans doute, mes frères, l'Évangile, aujourd'hui comme toujours, trouvera des défenseurs. Grâce à Dieu, la science et le talent ne sont pas le monopole exclusif de l'incrédulité. Dieu saura se susciter des témoins qui montreront qu'à tous les points de vue, au point de vue de la raison et de l'histoire, comme à celui de la conscience et du cœur, le Christianisme est « la sagesse et la puissance de Dieu, en salut à tout croyant. »

Mais il est une apologie dans laquelle j'ai plus de confiance qu'en celle de tous nos docteurs, même les plus éloquents, c'est celle qui doit être fournie par l'Église. Ce n'est pas des docteurs, des philosophes chrétiens, des orateurs, des apologistes quels qu'ils soient, c'est de l'Église que l'Apôtre a dit cette parole que je voudrais graver en lettres d'or sur les murs de tous nos temples et de

toutes nos chapelles : *L'Église du Dieu vivant, colonne et appui de la vérité.*

Les recherches et les réfutations savantes sont bonnes à leur place, sans doute, et à Dieu ne plaise que nous disions rien pour détourner de ces nobles labours ceux qui s'y sentent appelés. Mais il y a quelque chose de plus puissant que tout cela, c'est la vie. Donnez-nous une église comme celle de Jérusalem, le lendemain de la première Pentecôte chrétienne, une église dont on puisse dire ce que l'historien sacré a pu dire de celle-là : « La multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme » ; une église remplie du Saint-Esprit, dans laquelle tous les chrétiens, comme autant de facettes du prisme divin, réfléchissent quelques traits de l'image de Jésus-Christ ; une église où l'on sente couler avec abondance, avec plénitude, la vie de Dieu dans les âmes ; une église qui prie, une église qui aime, une église qui se dévoue, une église qui marche à la tête des bonnes œuvres, une église, enfin, qui soit la personnification vivante de Jésus-Christ ; en sorte qu'en la voyant vivre, parler, agir, on croie voir vivre, parler, agir Jésus-Christ lui-même. Donnez-nous une telle église, et tous les efforts de l'incrédulité contemporaine viendront se briser impuissants à ses pieds, comme se brisent impuissants sur la plage les efforts de l'Océan pour franchir la limite infranchissable que lui traça la main du Créateur.

Voilà pourquoi nous appelons de nos vœux les plus ardents l'avènement de l'Église ; voilà pourquoi la question d'Église a pour nous une importance suprême, une importance telle, que, après celle du salut, je n'en connais point qu'on puisse placer avant elle. Je le dis avec une conviction profonde : S'il y a quelque chose qui puisse sauver le

Christianisme contemporain de la crise redoutable qu'il traverse, c'est le peuple de Dieu, l'Église. Et c'est aussi là mon espérance. Je ne sais laquelle des formes sous lesquelles le Christianisme se réalise au milieu de nous l'emportera sur toutes les autres. A vrai dire, je m'en inquiète peu; mais, ce qui me soutient et me console au milieu des tristesses et des misères du présent, c'est la ferme confiance que, du sein de toutes les églises, de toutes celles, du moins, qui ont retenu le grand mystère et la sainte folie de l'Évangile, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, surgira bientôt le peuple de Dieu, cette Église de l'avenir après laquelle soupirait Adolphe Monod, après laquelle nous soupirons nous-même, et que saluait naguère le Père Hyacinthe dans une lettre éloquente, aux nobles accents de laquelle nous avons tous applaudi (1).

Cette église, nous la voyons poindre déjà dans ces belles assemblées d'alliance évangélique, qui, d'année en année, vont ralliant autour d'elles de nouvelles sympathies; dans ce concert universel de prières qui, depuis quatre ans, réunit autour du trône de la grâce, dans une même pensée de foi et d'amour, les chrétiens du monde entier. Ah! vienne, vienne bientôt le jour où tous les sincères adorateurs du Christ se rencontreront au pied de la croix, non plus pour se jalouser et se maudire, non plus pour disputer, comme autrefois les premiers disciples, sur la question de savoir lequel d'entre eux est le meilleur et le plus grand, mais pour aimer, pour adorer, pour se dévouer, pour rendre à Jésus-Christ la divine auréole que

(1) Lettre adressée à un pasteur de l'Église presbytérienne des États-Unis d'Amérique.

le siècle voudrait lui ravir, et pour travailler ensemble, dans un même esprit, à étendre et à propager partout son beau règne!

FIN.